

Hanna Bervoets

Les choses que nous avons vues

Traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Noëlle Michel

Roman



Qu'est-ce que tu as vu, au juste ?

C'est fou comme on me pose encore souvent cette question, alors que j'ai quitté Hexa depuis déjà seize mois. Les gens persistent à essayer de me tirer les vers du nez, et quand ma réponse ne les satisfait pas – trop vague, pas assez choquante –, ils retentent leur chance en changeant un peu la formulation : « Mais quelle est la pire chose que tu aies vue ? » insiste Gregory, mon nouveau collègue au musée. « Comment c'était, exactement ? » – celle-là vient de ma tante Meredith, que je ne croisais plus depuis des années, sauf aux anniversaires de la mort de maman, et qui a soudain pris l'habitude de m'appeler chaque premier dimanche du mois pour me demander comment je vais et, ah oui, qu'est-ce que j'ai vu, au juste. « Choisissez une vidéo, une image ou un texte en particulier,

qui vous a vraiment remuée» – tiens, la docteure Ana s’y met aussi : « Dites-moi ce que vous avez ressenti et pensé sur le moment ? Vous n’avez qu’à faire défiler la scène dans votre tête, comme un film, c’est ça, un film dans lequel vous êtes assise, en train de regarder cette vidéo dérangeante », et la médecin brandit une espèce de barre balayée par un point lumineux.

Vous aussi, vous faites de même, monsieur Stitic. Vous me téléphonez presque tous les jours. « Pouvez-vous me rappeler, madame Kayleigh ? » – savez-vous seulement que Kayleigh est mon prénom ? Non, n’est-ce pas ? Ce sont mes anciens collègues qui vous ont transmis mes coordonnées, bien sûr, et ils ne connaissent pas mon nom de famille, alors vous dites : « À propos, madame Kayleigh, qu’est-ce que vous avez vu, au juste ? »

Les gens font comme si cette question était on ne peut plus normale, mais où est la normalité quand on attend une réponse macabre ? Et puis, ce n’est pas comme si on se souciait de moi. Peut-être cette idée n’est-elle pas si absurde, peut-être ne pose-t-on jamais de questions par réel intérêt pour l’autre, mais plutôt par curiosité pour ces vies à côté desquelles on est passé (« Dites-moi, monsieur Stitic, c’est intéressant, le droit civil ? ») – toutefois, chez Gregory ou tante Meredith, ou

même chez la docteure Ana, je décèle un certain goût pour le sensationnel, un besoin qui les pousse à m'interroger – mais c'est un puits sans fond.

J'ai vu une fille se taillader le bras en direct au moyen d'un canif bien trop émoussé, elle a dû appuyer fort avant de parvenir à saigner un peu. J'ai vu un homme donner à son berger allemand un coup de pied si brutal que la bête s'est écrasée en couinant contre le réfrigérateur. J'ai vu des enfants se mettre au défi d'avaler d'un coup une quantité aberrante de cannelle. J'ai vu des gens vanter par écrit les qualités de Hitler à leurs voisins, leurs collègues ou à de vagues connaissances, comme ça, au vu et au su de tous, y compris de potentiels partenaires ou employeurs : « Hitler aurait dû finir le boulot », à côté d'une photo de migrants dans une embarcation de fortune.

Autant d'exemples éculés, vous le savez aussi, pas vrai ? Toutes ces histoires ont été racontées dans les journaux par d'anciens modérateurs, ce qui n'empêche pas que j'ai moi-même assisté à ce genre de scènes : les saluts nazis, les chiens maltraités – la fille à la lame de rasoir est même un classique. Il en existe des milliers, une dans chaque rue, du moins c'est ce que je me figure : la maison où la salle de bains reste allumée la nuit, c'est là qu'elle est assise, seule sur le carrelage dur et

froid. Cependant, ce n'est pas ce que les gens ont envie d'entendre. Ils veulent que je leur donne du neuf, des choses qu'eux-mêmes n'oseraient jamais regarder, qui dépassent de loin leur imagination, voilà pourquoi Gregory demande : « Mais quelle est la pire chose que tu aies vue ? » et non pas : « Comment va-t-elle, cette fille, tu as pu l'aider, peut-être ? » Mon Dieu ! Non, les gens n'ont pas la moindre idée de ce en quoi consistait réellement mon job, et c'est en partie à cause de vous, monsieur Stitic. À la suite du battage médiatique autour du procès que vous intentez au nom de mes ex-collègues, on suppose que nous étions assis derrière nos écrans, apathiques, que nous ne savions pas ce que nous faisons, ni dans quoi nous nous étions fourrés, qu'on nous bombardait sans aucune préparation de milliers d'images choquantes qui nous grillaient presque instantanément le cerveau – eh bien, ce n'était pas comme ça. Du moins, pas tout à fait, et pas pour tout le monde.

Je savais à quoi m'attendre. Je savais ce que je faisais et j'étais plutôt douée. Je me souviens de toutes les règles, et il m'arrive encore de les appliquer de façon mécanique, par déformation professionnelle, devant des séries, des clips vidéo, ou même quand je regarde autour de moi : les images de cette femme à scooter, là, qui vient

d'être renversée, pourraient-elles rester en ligne? Non, si on y voit du sang. Oui, si elles sont de nature incontestablement comique. Non, s'il est question de sadisme. Oui, si elles ont une valeur éducative, et bingo! elles en ont une : l'allée qui mène au parking du musée est en effet un véritable chaos – «Ça ne peut plus durer, il est temps d'agir!» Si je tape ce texte en dessous... – voilà ce à quoi je pense tout en déchirant quatre billets d'entrée. Non, je vous l'accorde, il n'est pas toujours agréable d'avoir l'esprit hanté par ces règles, mais vous savez quoi? Quelque part, j'éprouve aujourd'hui encore une certaine fierté d'avoir si bien retenu les consignes – vous espériez un autre son de cloche, n'est-ce pas?

Je n'ai répondu à aucun de vos e-mails. Je ne vous ai jamais rappelé non plus, je pensais que le message était clair. Je ne veux pas vous parler. Je ne veux pas me joindre aux autres requérants. *Je ne veux pas participer à votre procès.* Mais vous continuez de me téléphoner, vous persévérez, et j'ai reçu aujourd'hui votre deuxième lettre (vous avez une écriture élégante, monsieur Stitic).

Ne croyez pas que je ne comprends pas. Vous êtes avocat, c'est votre travail d'insister, et vous maîtrisez à la perfection les techniques de

persuasion : j'ai bien remarqué que votre ton se faisait plus amical à chaque message vocal. Vous savez que j'écoute, vous savez que je m'habitue à votre voix, voilà pourquoi vous ne dites plus «madame Kayleigh», mais vous me donnez du «chère madame», puis vous évoquez tout à coup une «jolie somme en perspective», et pour être honnête, je trouve assez effrayant que vous sachiez à quel point j'aurais besoin d'une jolie somme ; mes ex-collègues vous ont sans doute parlé de mes dettes, je me demande si c'est conforme aux règles de protection de la vie privée, mais vous le savez mieux que moi, pas vrai ?

Encore deux ans au musée, et j'aurai tout remboursé. Enfin, à condition de travailler aussi les jours fériés, qui sont mieux rémunérés, il me reste donc à espérer qu'on fera appel à moi pour Pâques et le lendemain de Noël, parce que non, je ne me joindrai pas à vous, même si je comprends que mes anciens collègues le fassent.

J'ai lu que Robert dormait à présent avec son Taser, par crainte que des terroristes ne viennent le chercher la nuit (les noms ont été modifiés dans l'article de journal, mais je suis sûre que «Timothy» est en réalité Robert). J'ai également lu que «Nataly» ne supportait plus les bruits forts, la lumière vive, ni les mouvements inattendus

en périphérie de son champ de vision (plusieurs employés souffraient de ces symptômes, si bien que je ne peux identifier Nataly avec certitude). Je sais que bon nombre de mes anciens collaborateurs se recroquevillent dès qu'ils sentent arriver quelqu'un derrière eux au supermarché, qu'ils traînent au lit toute la journée jusqu'au crépuscule, puis restent éveillés jusqu'à l'aurore ; trop épuisés pour chercher un nouveau travail, ils voient jour et nuit des choses que moi non plus je n'aime pas évoquer, et certains de ces troubles ne me sont pas étrangers, hélas. Et en effet, comme de nombreux ex-collègues, j'ai quitté Hexa de mon propre chef, c'est pourquoi, je vous le dis encore une fois, je comprends que vous veniez frapper à ma porte.

Cependant, afin de saisir le motif de mon refus, vous devez d'abord savoir quelque chose sur moi. Les images qui me tiennent éveillée la nuit, monsieur Stitic, ne sont pas les atroces photos d'adolescents en sang ou d'enfants nus, ce ne sont pas les vidéos de coups de couteau ou de décapitations. Non, les visions qui m'empêchent de trouver le sommeil sont celles de Sigrid, ma chère ex-collègue. Sigrid plaquée contre le mur, sans force, haletante – voilà les images que j'aimerais oublier.

C'est pourquoi je vous écris avec une idée en tête. Je vous propose un marché, un arrangement.

Je vous parle des mois que j'ai passés chez Hexa, de ma fonction, des règles, de ces fameuses conditions de travail indignes ; bref, d'informations qui vous intéresseront à coup sûr.

Ensuite, je vous expliquerai pourquoi j'ai quitté Hexa. Je ne l'ai raconté à personne, mais je serai honnête, simplement honnête, de bout en bout. Alors, vous comprendrez pourquoi je ne serai jamais votre cliente, monsieur Stitic, et je vous assure même que vous n'aurez plus envie de m'assister.

En retour, vous tiendrez votre langue, et vous me laisserez tranquille. Plus d'e-mails, plus de coups de fil, vous ne viendrez plus sonner chez moi ; si mes ex-collègues vous posent des questions, vous n'aurez qu'à répondre que j'ai déménagé à l'étranger, inventez quelque chose, je suis sûre que vous faites ça très bien.

Attention : mes écrits ne constituent pas un témoignage officiel. Je ne citerai nulle part le nom de l'accusé, vous savez que j'enfreindraï mes dispositions contractuelles si je le faisais ; je me suis informée, je connais ma situation juridique, encore une fois : je ne reproche rien à personne. Je vous raconte simplement, juste une fois, mon histoire.